

Les Arelis Uribe Bâtardes

Quidam éditeur



LES BÂTARDES

Arelis Uribe

LES BÂTARDES

Traduit de l'espagnol (Chili) par Marianne Millon
Postface de Gabriela Wiener



Quidam éditeur

ISBN : 978-2-37491-144-1
Dépôt légal : mars 2021

Titre original : QUILTRAS
© Arelis Uribe, 2016, 2017, 2019 as in the original edition of the Work.
Published by arrangement with VicLit Agency.

LES BÂTARDES
© Quidam Éditeur 2021

www.quidamediteur.com
Diffusion-distribution : Harmonia Mundi *livre*

Conception graphique de couverture : Hugues Vollant.
Le logo est de Mœbius que nous remercions de sa générosité spontanée.

*Je ne parle pas anglais
je n'habite pas dans un quartier bourgeois.*

SUPERNOVA

Ville inconnue

Quand j'étais petite, avec ma cousine, on s'embrassait. On jouait à la poupée Barbie, à manger de la terre ou à frapper dans nos mains en chantant. Je passais un week-end sur deux chez elle. On dormait dans son lit. Parfois, on enlevait le haut de nos pyjamas et on jouait à plaquer nos tétons les uns contre les autres, à l'époque ce n'étaient que deux taches rosées sur un buste plat. On avait toujours été ensemble. Nos mères étaient tombées enceintes à deux mois d'intervalle. Elles nous avaient allaitées en même temps, changées en même temps, on avait eu la varicelle en même temps. Il était presque évident que plus tard on habiterait ensemble et qu'on jouerait à la dînette et à la poupée, cette fois dans la vie réelle. Je croyais que ce serait toujours elle et moi. Mais les adultes abîment tout.

Du côté de ma mère, ils étaient sept enfants. Trois garçons et quatre filles. Les garçons s'entendaient bien. Ils avaient fait des études d'ingénieur dans la même université, étaient supporters de la même équipe de foot et se retrouvaient pour parler de vins et de montres. Les quatre filles n'avaient pas grand-chose en

commun. L'une était partie travailler à Puerto Montt, on ne la voyait qu'à Noël. Une autre avait suivi un type, elle avait une ribambelle d'enfants et vivait en Australie, on ne la voyait jamais. Les deux qui étaient restées à Santiago, ma mère et celle de ma cousine, tante Nena, avaient épousé des rustres. Mon père était une brute, celui de ma cousine aussi. Le genre à prendre de bonnes résolutions au début de l'année et à faire pleurer les autres. Je n'avais jamais vu les sept frères et sœurs réunis. On se retrouvait parfois aux enterrements ou pour l'anniversaire de mariage de nos grands-parents. Un jour, chez un oncle, on a vu des paons dans le jardin. Chez nous, il n'y avait que Pandora, une énorme chienne bâtarde qui tuait les chats du voisinage. Je n'ai jamais compris pourquoi nous avions des vies si différentes tout en appartenant à la même famille.

Ma mère et tante Nena se ressemblaient, et elles étaient amies. Les gens ont tendance à se regrouper par affinités, dans une ségrégation volontaire, comme le recyclage ou le don du sang. Jusqu'au jour où, j'ignore pourquoi, elles se fâchèrent. Peut-être ma mère lui avait-elle emprunté de l'argent sans le lui rendre. Ou alors ma tante était venue déjeuner et avait critiqué sa cuisine. Toujours est-il qu'elles se fâchèrent et qu'il arriva ce qui arrivait dans une famille comme la mienne : au lieu de régler leur problème, elles cessèrent de se parler. Je suppose qu'il s'agissait d'une trêve, d'un acte de foi. Elles comptaient sur le silence pour dissiper leurs tourments et se disaient que, si elles cessaient de les énumérer, ils disparaîtraient eux aussi.